

La maison d'Enzio, un bâtiment en brique pour deux familles, est à quelques pas de celle de Rena. Enzio ne loue plus le rez-de-chaussée. Il y a une quinzaine d'années, il avait essayé et s'était retrouvé dans une situation compliquée avec une bande de Gitans. Une couronne de No.1 est encore accrochée à la porte du premier étage, celle de l'appartement où il vit. Un drapeau italien est suspendu à un mât fixé sur le rebord d'une fenêtre du deuxième étage. Ce drapeau est en piteux état. La Vierge Marie dans la cour a le nez ébréché. À côté d'elle s'étendent les restes ratatinés d'un jardin, mort avec Maria. La Chevy Impala d'Enzio, un modèle de 1962 en quasi parfait état, ayant peu roulé, se trouve sous une bâche bleue dans l'allée.

Ils gravissent les quelques marches qui mènent au premier étage. Enzio laisse ses Fila blanches sur un paillason à l'extérieur et demande à Rena d'enlever ses chaussures, elle aussi.

— Vraiment ?

— Je prends soin de ma moquette.

Sans se baisser, elle extrait ses pieds de ses Keds blanches et les pousse négligemment à côté des tennis d'Enzio. Au cours de toutes ces années, pas une seule fois elle n'était entrée dans sa maison. Jamais. Même pas pour boire un café avec Maria.

C'est exactement ce qu'elle imaginait. Un bond dans le passé : une épaisse moquette verte encore bien conservée, un canapé protégé par une housse en plastique. Des vases pleins de fioritures. Des peintures de vignobles et des posters de Jésus. Un gros cendrier pour cigares sur une table basse recouverte de napperons en dentelle. Une odeur de mauvaise eau de Cologne dans l'air. La seule chose qui dépare, c'est la télé à écran géant dans le salon.

— Elle te plaît, cette télé ? demande Enzio, voyant qu'elle l'a remarquée.

— Elle est grande.

— Soixante pouces. L'image est super. C'est comme d'avoir une salle de ciné chez soi.

— Je ne vois pas l'intérêt de ces télé géantes. Un petit écran, ça me suffit. Pourquoi vouloir se croire au cinéma ?

— Je te montrerai la qualité de l'image tout à l'heure. Tu vas être impressionnée.

Rena le suit dans la cuisine. Elle s'assoit à la table. Le plateau est en formica, un motif avec des boomerangs blanc et or. Une salière est posée au milieu, entourée d'un énorme porte-clés. Elle lance un regard vers le réfrigérateur. Pas de

photos, pas d'aimants. Dans l'évier, un monticule à moitié écroulé de vaisselle sale. Sur l'égouttoir, une pile de cartons à pizza.

— C'est ça, la vie de célibataire, dit Enzo en désignant les cartons.

Il farfouille sous l'évier, sort un magnum de vin poussiéreux puis, tout en fredonnant, arrache la capsule et ouvre la bouteille à l'aide d'un petit tire-bouchon. Il remplit deux verres à jus – leur paroi à motif fleuri constellée de traces de doigts – et lui en tend un.

— Merci, dit Rena.

Elle lève le verre sous son nez et en hume l'odeur.

— Larry fait du super boulot, dit Enzo. Il le fabrique dans son sous-sol. C'est ce que je faisais, à une époque, mais je suis devenu paresseux. Lui, c'est un passionné. (Il s'assoit en face d'elle à la table, tend le bras pour trinquer.) Salute.

Elle ne répond pas, boit une gorgée de vin. Il est fruité et lourd.

— Délicieux, n'est-ce pas ?

— Pas mauvais, dit-elle.

— Pas mauvais, mon cul. (Il avale une longue goulée.)

Tu veux un biscuit ? Quel genre ? Un boudoir ? Je parie que tu aimes les boudoirs.

— Ça ira.

— Allez, prends un biscuit.

Enzo se lève et ouvre le réfrigérateur. Sur la clayette du haut se trouve un paquet de biscuits soigneusement enveloppé dans un sac plastique orné du sigle des magasins Pastosa. Pour Vic, conserver des biscuits au frigo aurait été inacceptable.

— Ça ira.

— Tu es sûre ? Moi j'en prends un.

Il retire le sac plastique, ouvre le paquet blanc et en sort un biscuit aux graines. Une main sous la bouche pour recueillir les miettes, il croque dedans.

— C'est triste de manger ça tout seul, dit-il. Prends-en un.

— Tu peux arrêter de me tanner avec tes biscuits ? Si j'en veux un, tu seras le premier au courant.

— Chacun ses goûts.

Il regagne le salon et se met à tripoter une télécommande. L'écran de la télé s'allume en faisant "bip". "Bip" ? Rena ne sait pas trop quel mot convient pour décrire le bruit que font les télé modernes quand elles s'allument. Pas exactement "bip". Un son plus futuriste que ça. Une bulle grossit au milieu de l'écran, puis des espèces de petites gouttes de pluie aux couleurs de l'arc-en-ciel envahissent le fond noir.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Rena depuis la cuisine.

— Assez rigolé, dit Enzo. Je mets quelque chose pour

toi.

— Je suis censée être impressionnée par ta grosse télé ?  
Des parasites ont envahi l'écran.

Puis cette neige disparaît, et elle est remplacée par des corps. Des corps lisses, enchevêtrés, deux hommes et une femme. Une blonde aux seins outrageusement siliconés. Les hommes n'ont pas le moindre poil, beaucoup trop de muscles disgracieux et des barbelés tatoués autour des bras. Rena n'a pas envie de savoir ce qu'ils font comme ça, les uns contre les autres.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande-t-elle en se levant.

— Le genre de film que je préfère.

— Ah, ça non. Sans moi.

Elle tend les bras, agite les mains comme si elle venait de toucher quelque chose de répugnant – une souris morte coincée dans un piège, par exemple. Ces corps nus l'indisposent, elle détourne les yeux. C'est la première fois qu'elle voit de la pornographie. Arrivait-il à Vic de se branler ? En tout cas il devait puiser son inspiration dans de vieux exemplaires du magazine *Life*, avec leurs photos de Sophia Loren en double page, car Rena n'a jamais trouvé aucune cochonnerie dans la maison. Même pas un *Playboy*.

— T'aimes pas ça ?

— Non, je n'aime pas ça du tout, espèce de malade. Je m'en vais.

Rena traverse le salon. Prise de vertige, elle essaie d'atteindre la porte d'entrée en évitant tout contact avec Enzo. ça lui fait drôle d'être en train de marcher chez lui en chaussettes.

— T'en va pas. Viens, on regarde ensemble. Toute ta vie tu t'es comportée en sainte-nitouche ; laisse-toi un peu aller.

Rena se fige.

— De quel droit tu me traites de sainte-nitouche ? Tu ne me connais pas.

— Mais si, je te connais, dit Enzo en se rapprochant à moins d'un mètre d'elle. Allez, détends-toi.

— Va te faire foutre, OK ? C'est ça que tu veux ?

M'entendre parler comme ça ?

Enzo lève les mains. Elle aperçoit les mouvements des corps sur l'écran derrière sa tête.

— C'est un film sympa. Rien de bien tordu. J'ai du vin...

— Sympa ?

— Oui, tout ce qu'il y a de plus normal.

— En ce qui me concerne ça n'a rien de normal, d'accord ?

— J'ai du Viagra. De quoi passer un bon moment.

— Pardon ?

— Du Viagra.

— Tu vas prendre un Viagra et puis quoi ? On va regarder ce film et coucher ensemble ?

Enzio hausse les épaules.

— Oui, faire l'amour. Je saurai te satisfaire.

Rena ne sait pas si elle doit éclater de rire à nouveau ou se dépêcher de sortir d'ici. Ce que ces corps font ! On dirait un horrible tableau de l'enfer. Il croit vraiment qu'elle va accepter sa proposition ? Qu'elle va s'allonger sur le canapé et le laisser faire ce qu'il veut d'elle ?

— Sûrement pas, Enzio.

Elle est tellement choquée que sa voix paraît douce, mesurée.

Il s'approche encore et pose une main sur son bras.

— Réfléchis une seconde. Tu veux rentrer chez toi, dans ta maison vide ? On a de quoi se divertir, ici. On pourrait bien s'amuser, tu sais.

— Enlève ta main, s'il te plaît.

— J'ai du Viagra, répète-t-il.

Il retire sa main, la fourre dans la poche de son pantalon et en ressort une petite pilule bleue, qu'il glisse dans sa bouche et avale sans eau.

— T'as pas envie de me toucher ? T'as pas envie d'être touchée ?

— Je t'ai dit que je n'aimais pas ça.

Il avance un peu plus, tend le bras vers elle.

Elle s'écarte, saisit le gros cendrier en verre sur la table basse et, des deux mains, le brandit devant sa poitrine.

— Touche-moi encore et tu vas te prendre un coup de cendrier.

— Rena.

— Je ne plaisante pas.

— Tu serais vraiment capable de me frapper ?

Et voilà qu'il sourit et lui met la main sur la hanche.

À travers son chemisier, elle sent sa peau rugueuse et chaude.

— J'ai tellement d'amour à donner, dit-il. Pas toi ?

Elle lève le cendrier au-dessus de sa tête, puis l'abat sur celle d'Enzio, aussi fort que possible. Un bruit de viande crue. Une petite giclée de sang. Enzio lâche une espèce de soupir, étouffé, prolongé, comme un ballon qui se dégonfle. Il pivote et s'écroule par terre, son crâne heurtant le bord de la table basse au passage.

— Je lui ai dit de ne pas me toucher, nom de Dieu ! explique-t-elle à personne.